



HAL
open science

Stratégies territoriales amérindiennes dans un contexte pluri-ethnique : la région de Auaris (Roraima)

François-Michel Le Tourneau

► **To cite this version:**

François-Michel Le Tourneau. Stratégies territoriales amérindiennes dans un contexte pluri-ethnique : la région de Auaris (Roraima). *Confins - Revue franco-brésilienne de géographie/Revista franco-brasileira de geografia*, 2008, 3, pp.1-20. 10.4000/confins.3653 . halshs-00290530

HAL Id: halshs-00290530

<https://shs.hal.science/halshs-00290530>

Submitted on 25 Jun 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Stratégies territoriales amérindiennes dans un contexte pluri-ethnique :
la région de Auaris (Roraima – Brésil)**

**Estratégias territoriais indígenas em um contexto pluri-étnico:
a região de Auaris (Roraima – Brasil)**

**Indigenous territorial strategies in a pluri-ethnic context:
the region of Auaris (Roraima – Brazil)**

François-Michel Le Tourneau

Résumé

Depuis 1988, l'application des nouvelles dispositions constitutionnelles a permis la reconnaissance des droits territoriaux des peuples amérindiens de l'Amazonie brésilienne sur de vastes étendues. Bien que considérées par de nombreux observateurs comme des zones de protection de l'environnement (alors que leur statut juridique est différent) ces espaces affrontent aujourd'hui des changements rapides, dus à l'intensification des contacts avec la société brésilienne. L'une des transformations les plus importantes concerne la diminution de la mobilité spatiale, influencée par des facteurs internes aux sociétés concernées (changements culturels, en particulier dans la culture matérielle), et des facteurs externes (application des politiques publiques de l'Etat fédéral et relations avec d'autres ethnies).

Le cas de la région d'Auaris, dans le territoire Yanomami, donne un exemple particulièrement intéressant et complexe des changements en cours, de leurs déterminants et de leurs conséquences géographiques. Peuplée de près de 2 200 personnes des ethnies Sanuma et Ye'kuana, et lieu d'implantation de nombreuses infrastructures « blanches », cette région présente en effet une diversité d'acteurs importante, et semble connaître une certaine crise qui est directement liée à la diminution de la mobilité des communautés. Afin de montrer le complexe écheveau responsable du blocage actuel, nous récapitulons dans un premier temps les étapes qui ont mené à la constitution de la situation actuelle. Nous décrivons ensuite les stratégies de chacun des groupes en présence (les Ye'kuana, les « blancs » et les Sanuma), avant de détailler les tentatives en cours pour surmonter les difficultés, qui se heurtent souvent à l'impossibilité d'adapter les solutions traditionnelles dans le contexte actuel.

Mots-clés : Amérindiens, stratégies territoriales, Amazonie, Yanomami

Resumo

Desde 1988, os direitos territoriais dos Povos Indígenas contidos na nova Constituição brasileira tem sido cumpridos, levando ao reconhecimento de vastas porções de espaço como "terras indígenas". Mas, embora elas sejam consideradas como Unidades de conservação do meio ambiente por alguns observadores (mesmo que o seu estatuto jurídico seja diferente), essas terras enfrentam hoje rápidas e drásticas mudanças, devidas à aceleração do contato da maioria dos povos indígenas com o resto da sociedade brasileira. Dentre dessas, a mais nítida é a redução da mobilidade espacial das comunidades, influenciada por fatores internos (mudanças na cultura, especialmente material) ou externos (políticas públicas federais ou relações com outras etnias).

O caso da região de Auaris, localizada dentro do território Yanomami, apresenta um exemplo particularmente interessante e complexo das mudanças que estão acontecendo e das suas consequências geográficas. Povoada por aproximadamente 2 200 pessoas das etnias

Sanuma e Ye'kuana, mas também lugar onde foram implantadas várias infraestruturas brancas, a região mostra uma grande diversidade de forças atuantes, e parece enfrentar uma crise social diretamente relacionada com a redução da mobilidade das comunidades. Para desvendar as razões do atual impasse, mostramos nesse trabalho como a região se construiu nos últimos 40 anos. Descrevemos a seguir as estratégias de cada grupo presente, antes de detalhar as tentativas em curso para ultrapassar as dificuldades, as quais são muitas vezes ligadas ao fato que as soluções tradicionais são pouco aplicáveis dentro do contexto atual.

Palavras-chaves: povos indígenas, estratégias territoriais, Amazônia, Yanomami

Abstract

Since 1988, the Brazilian Constitution has been fully applied and vast extensions of territory have been recognized as “Indian lands”. But, even if they are considered by some as protected areas (despite a different legal status), the Indian territories are today facing rapid changes, due to the intensifying contact with other sectors of the Brazilian society. One of the main results of those changes is the diminution of the spatial mobility of indigenous villages, influenced by internal (such as changes in the material culture) as external factors (such as the federal politics or inter-ethnic relationships).

In that context, the case of the region of Auaris, inside the Yanomami territory of Brazil, is of particular interest. It gives a complex example of the changes taking place within Indian lands, and of their geographical consequences. Inhabited by near than 2 200 people, Sanuma and Ye'kuana, it has also seen the installation of several “white” infrastructures, thus showing a great diversity of actors . Furthermore, it seems to undergo a social crisis linked with the diminution of the spatial mobility of the villages. In order to analyse the actual deadlock, we remember in this paper this historical constitution of the Auaris region. We then show what are the strategies of the three main social groups present in the area (the Sanuma, the Ye'kuana, the “Whites”). We finally detail what are the current attempts to bypass the actual difficulties, showing that those are often linked with the fact that traditional solutions are difficult to adapt to the current context.

Keywords: Indigenous peoples, territorial strategy, Amazon region, Yanomami

Stratégies territoriales amérindiennes dans un contexte pluri-ethnique : la région de Auaris (Roraima – Brésil)

François-Michel Le Tourneau¹
Chargé de recherche
CREDAL/UMR 7169 du CNRS
28 rue Saint Guillaume 75007 Paris
fmltosny@gmail.com

Depuis 1988, l'application des nouvelles dispositions constitutionnelles a permis la reconnaissance des droits territoriaux des peuples amérindiens de l'Amazonie brésilienne sur plus de 1 050 000 km² (ISA, 2006 ; Le Tourneau, 2006). Bien que souvent considérées comme des zones de protection de l'environnement – en se basant sur le fait que les systèmes d'usage de l'espace des Amérindiens ont en général un impact très faible sur l'environnement, mais en laissant de côté le fait que leur statut juridique est différent – ces espaces affrontent aujourd'hui des changements rapides, dus à l'intensification des contacts avec la société brésilienne.

L'une des transformations les plus importantes concerne la diminution de la mobilité spatiale. L'implantation d'infrastructures (notamment d'assistance sanitaire) et la transformation de l'habitat entraînent en effet une tendance au maintien des villages aux mêmes endroits, alors que, dans la plupart des cas, des migrations périodiques permettaient de renouveler les stocks de gibier ou de poisson² et de laisser la forêt se reconstituer sur les terres utilisées pour l'agriculture³. Mais d'autres facteurs influent sur la sédentarisation à laquelle on assiste, comprenant des facteurs internes aux sociétés concernées (comme les changements dans la culture matérielle, qui impliquent de pouvoir accéder à des points d'entrée des marchandises), et des facteurs externes (application des politiques publiques de l'Etat fédéral et relations avec d'autres ethnies).

Le cas de la région d'Auaris, dans le territoire Yanomami, donne un exemple particulièrement intéressant et complexe des changements en cours, de leurs déterminants et de leurs conséquences géographiques. Peuplée de près de 2 200 personnes des ethnies Sanuma et Ye'kuana, et lieu d'implantation de nombreuses infrastructures « blanches » (peloton de l'armée, piste d'atterrissage, mission évangélique, poste de santé, poste indigéniste), cette région présente en effet une diversité d'acteurs importante, et semble connaître une certaine crise (avec de nombreux cas de malnutrition et une vague de suicides chez les jeunes gens) qui est directement reliée à la diminution de la mobilité des communautés. Afin de montrer le complexe écheveau responsable du blocage actuel, nous récapitulerons dans un premier temps les étapes qui ont mené à la constitution de la situation. Nous décrirons ensuite les stratégies de chacun des groupes en présence (les Ye'kuana, les « blancs » et les Sanuma), avant de détailler les tentatives en cours pour surmonter les difficultés, qui se heurtent souvent à l'impossibilité d'adapter les solutions traditionnelles dans le contexte actuel.

¹ Ce travail se base sur une expertise réalisé au profit de l'ONG CCPY par François-Michel Le Tourneau, Clarisse Jabur et Marcos Wesley de Oliveira (2008).

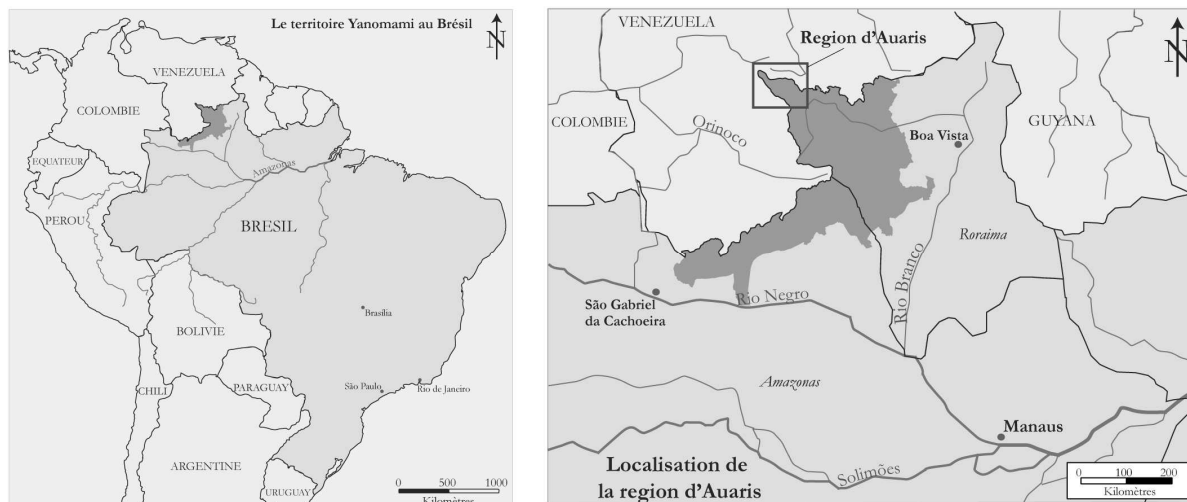
² La chasse ou la pêche jouent un rôle fondamental dans la diète de la plupart des peuples amérindiens d'Amazonie, ceux-ci ne pratiquant pas d'élevage.

³ Les sols de l'Amazonie étant en général assez pauvres, la fertilisation de ceux-ci est assurée en grande partie par le brûlis de la forêt qui les recouvre, d'où l'importance de l'existence de forêt dense pour l'implantation correcte des plantations. Par ailleurs, les plantations les épuisent rapidement, imposant d'importants temps de repos.

I La constitution d'un triple contact interethnique à Auaris

1. Le contexte géographique

La région d'Auaris se situe à l'extrême nord du Brésil (carte 1). Elle s'insère dans l'ensemble montagneux des serras Parima et Pacaraima, qui délimite la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Orénoque et celui de l'Amazone, et, par conséquent, la frontière entre le Brésil et le Venezuela. Localisée à l'extrémité nord-ouest de l'Etat de Roraima, la vallée du fleuve Auaris se présente comme une sorte de pointe de territoire brésilien entrant au Venezuela. L'ensemble de la région est polarisée par la piste d'atterrissage installée depuis les années 1960, et agrandie et asphaltée dans les années 1980 (voir 2.), qui se situe en rive droite du fleuve Auaris, à l'endroit où la vallée de celui-ci s'élargit légèrement.



Carte 1 : localisation du territoire Yanomami et de la région d'Auaris

Le contexte topographique est original pour l'Amazonie, puisque les altitudes sont relativement élevées. Toute la zone est située au dessus de 600 mètres d'altitude et de nombreux massifs montagneux tabulaires qui l'entourent, appelés *tepui* au Venezuela, sont situés à plus de 1 000 mètres (voir carte 1). En conséquence la température est plus froide, notamment la nuit, et les précipitations sont plus constantes, la saison sèche étant peu marquée. Une autre conséquence de ce contexte montagneux est la présence de nombreux rapides et cascades, rendant très difficile la navigation fluviale et empêchant la remontée des poissons de grande taille vers le cours supérieur du fleuve Auaris. L'ensemble de la région est recouvert de forêt tropicale dense⁴.

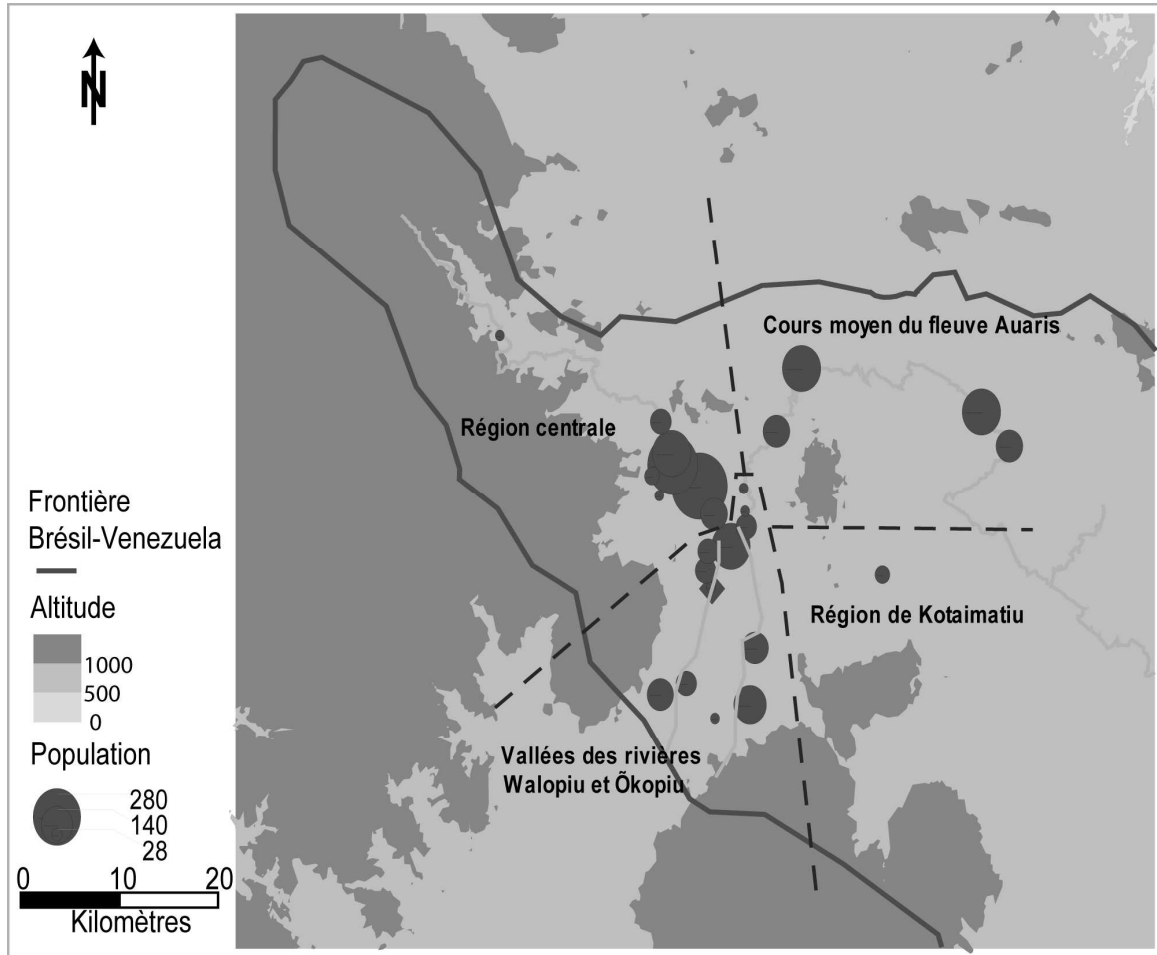
25 villages amérindiens occupent la région, représentant une population d'environ 2 200 personnes des ethnies Sanuma (sous-groupe Yanomami) et Ye'kuana (famille Karib). Quatre sous-régions peuvent être distinguées (carte 2) :

- la « région centrale », comprenant les environs de la piste d'atterrissage et le cours supérieur du fleuve Auaris jusqu'à ses sources, regroupant environ 930 habitants en huit villages ;
- la région des rivières Walopiu et Ôkopiou, rassemblant 11 villages et près de 600 habitants ;
- la région du cours moyen du fleuve Auaris, à partir des cascades de Polapiu, qui rassemble 4 villages et 460 personnes ;

⁴ Voir Albert *et al.*, 2002 et Smole, 1976 pour les différences de flore entre les terres hautes (au dessus de 800 m. d'altitude et les terres basses).

- la région de Kotaimatiu, véritable réserve d'espace, mais assez isolée, qui ne comprend qu'un seul village de 39 habitants.

Bien qu'il ne soit pas total (des expéditions fluviales vers Boa Vista ont été organisées par les Ye'kuana au moins depuis les premières décennies du XXe siècle et jusqu'à la fin des années 1980), l'isolement de la région est important. L'aérodrome d'Auaris permet l'accès depuis Boa Vista, mais la distance est grande (440 km), ce qui représente un coût particulièrement élevé⁵, les avions-taxi utilisés se trouvant de surcroît en limite de portée.



Carte 2 : la région d'Auaris et ses sous-régions

2. Jusqu'aux années 1960, l'approximation progressive Sanuma / Yekuana

Les premiers habitants de la région d'Auaris sont les Ye'kuana. Peuple de langue Karib, également appelé Maiongong, ceux-ci se sont déplacés vers le sud du Venezuela à partir du XVIIIe siècle, pour échapper à la chasse aux esclaves dont ils étaient victimes de la part des colonisateurs européens, mais ils réussirent à établir en parallèle des relations commerciales, montant des expéditions au long cours vers les centres urbains comme Caracas ou Georgetown pour acheter des marchandises, notamment des fusils, qu'ils revendaient aux ethnies voisines.

⁵ L'affrètement d'un avion revient en 2008 à environ 2000 € par vol, un avion emportant au maximum 600 kg ou 5 personnes avec peu de bagages.

Vers la fin du XIXe siècle, un petit groupe Ye'kuana commence à fréquenter la vallée de l'Auaris, établissant successivement plusieurs villages dans des localisations différentes. Au même moment, poussés sans doute par une dynamique démographique forte, des groupes Sanuma commencent à descendre de la Serra Parima, où ils se trouvaient confinés, et à s'approcher de la région. Selon Alcida Ramos, le contact entre les deux ne fut pas pacifique d'entrée de jeu : « *Lorsque les Sanuma apparurent, les terres Maiongong étaient à moitié vides, en conséquence des épidémies et de l'esclavage. Aux premiers signaux d'une population rustique – vue la manière dont ils faisaient leurs feux, les branches coupées dans la forêt, ... - les Maiongong, tout d'abord, furent surpris, puis amusés, puis exaspérés, et enfin effrayés, au fur et à mesure que la présence presque invisible des Sanuma se transformait en incursions, puis en volées de flèches incendiaires envoyées en direction du toit de paille de leur majestueuse maison communautaire, et, finalement, en rapt de leurs femmes.* » (Ramos, 1995b : 10). Les raids menés par les Sanuma auraient à la longue poussé les *Yekuana* à réagir de manière vigoureuse, d'autant plus efficace que eux disposaient d'armes à feu. « *Les fusils, acquis auprès des Blancs au prix de grands tourments au long de leur histoire, servaient maintenant aux Maiongong à dissuader les Sanuma de continuer la guerre et à les forcer à la coexistence pacifique.* » (*ibid.*). Finalement : « *Les conflits cessèrent ainsi au début du XXe siècle, et depuis les deux groupes co-existèrent dans la même région, maintenant des relations pacifiques mais tendues dans un climat qui rappelle la paix inquiète de la guerre froide.* » (Ramos, 1995b : 3).

Mais, comme le fait remarquer le même auteur, cette coexistence permit peu à peu l'établissement de relations d'échanges, qui allèrent jusqu'à une modification substantielle de certains aspects de la culture Sanuma. « *D'envahisseurs, les Sanuma devinrent des nouveaux-venus qui se proposaient d'habiter à côté de leurs orgueilleux voisins qui, finalement, devinrent une source bienvenue d'objets de troc. Des Maiongong ils acquirent l'habitude de planter et de traiter le manioc amer, ainsi que de guider des pirogues. Ils eurent également des marmites, des machettes, des haches, des perles et quelques épidémies bien avant d'être réellement en contact avec les Blancs. [...] Les objets étaient presque toujours échangés contre des services comme du chamanisme, des funérailles, le nettoyage des jardins, [...]* » (Ramos, 1995b : 10). Chacune des deux ethnies se spécialise donc dans certaines fonctions ou produits, les Ye'kuana détenant un monopole sur le troc des marchandises industrielles obtenues par leurs longues expéditions vers l'aval du fleuve ou par leurs réseaux commerciaux, mais également dans la fabrication de certains biens (pirogues, râpes à manioc). Les Sanuma, pour leur part, sont en général reconnus par les Ye'kuana comme d'excellents chasseurs, ce qui résulte en des achats de gibier, mais ils offrent également des services appréciés comme le chamanisme (les villages Ye'kuana d'Auaris n'ont pas de chamanes depuis plus de trente ans, sans doute pour cette raison), le service des défunts, etc.

Elément fondamental de la relation, à partir des années 1950, quelques mariages mixtes se produisent, scellant à la fois d'une certaine manière l'alliance en cours, sans toutefois que ces rapprochements ne dissipent totalement la méfiance entre les deux parties.

3. Des missionnaires aux militaires, un contact croissant avec les « Blancs »

Lors d'une expédition vers Boa Vista au début des années 1960⁶, un groupe de Ye'kuana rencontre les missionnaires de la MEVA, qui étaient en train d'ouvrir une piste d'atterrissage pour leur mission de Waikas. Les missionnaires leur proposent de travailler avec eux, afin de pouvoir par la suite profiter de la piste pour faire parvenir leurs biens de troc

⁶ Récit tiré du travail de magistère de Reinaldo Wadeyuna Luiz Rocha (2008), professeur de l'école Y'ekuana de Auaris.

avec plus de facilité que par voie fluviale. Quelques Ye'kuana acceptent et travaillent sur place. Dans la mesure où ils comprennent et parlent plus ou moins les dialectes Yanomami, ils se révèlent rapidement des auxiliaires précieux. Ils sont embauchés de nouveau peu après, cette fois-ci par l'armée de l'air brésilienne (FAB⁷) qui souhaite ouvrir des pistes dans la région de la Serra parima, toujours en collaboration avec la MEVA. Ils aideront à la construction des pistes Parima A, Parima B et celle de la mission MEVA de Surucucus.

Le responsable de la MEVA leur fait alors savoir que s'ils ouvraient une piste dans leur région d'origine, la mission serait disposée à y installer un poste. Cette option impliquant l'établissement d'un flux de marchandises direct et rapide, les Ye'kuana n'hésitent pas longtemps et effectuent alors le travail à Auaris, ayant appris des chantiers auxquels ils ont participé la manière de procéder. En 1963 la piste de Auaris est officiellement homologuée par la FAB.

La MEVA installe alors un poste sur place. On notera toutefois que les Ye'kuana refusent que celui-ci soit situé dans leur village, et le délèguent à leurs voisins Sanuma. La mission proposera des activités d'enseignement et tentera un prosélytisme religieux qui n'aura que très peu de succès, le nombre des convertis étant particulièrement faible. Parmi ses influences les plus visible, on note la promotion des vêtements chez les Sanuma (les Ye'kuana ayant déjà commencé à délaisser leurs tenues traditionnelles), qui, aujourd'hui, ne se présentent que très rarement en tenue traditionnelle dans les communautés les plus proches de la piste. On note également une modification de l'habitat, les maisons communautaires étant délaissées au profit de maisons familiales, souvent entourées de murs en pisé alors que les maisons traditionnelles privilégiaient la paille ou les palissades en bois. Le flux de marchandise, lui, s'établit comme prévu – les missionnaires échangeant de nombreux services de nettoyage de la piste, de la zone de la mission, d'approvisionnement en gibier, etc. – mais demeure assez modeste, les biens convoités ne parvenant qu'à l'occasion des vols, très espacés, affrétés par la MEVA.

La situation autour de la piste d'Auaris demeure inchangée jusqu'au milieu des années 1980. A cette date, le gouvernement brésilien se lance dans un vaste programme militaire (Albert, 1992 ; Le Tourneau, 2007) destiné à permettre un meilleur contrôle des frontières nord du pays. Parmi les mesures principales du projet *Calha Norte* se trouvent l'amélioration des pistes d'atterrissage de la région et l'installation de « pelotons spéciaux de frontière » dans des bases à proximité des pistes. L'une des régions élues pour ce faire est Auaris, dont la piste est agrandie et asphaltée en 1987, et où un peloton de 70 hommes est implanté peu après, ainsi qu'un poste de la Fondation Nationale de l'Indien (FUNAI).

Le contact avec la société brésilienne change alors d'échelle. De nombreux Sanuma travaillent pour le chantier et, même s'ils se plaignent encore aujourd'hui de la faiblesse des paiements qui leur ont été accordés, reçoivent un certain nombre d'objets en échange. Par ailleurs, après l'installation du peloton, les liaisons régulières exercées par la FAB pour le ravitailler, avec des avions de grande capacité, permirent une augmentation considérable de l'accès aux biens, le plus souvent via des marchandages parallèles et discrets, la doctrine officielle de l'armée, considérablement renforcée après 2000, étant qu'une séparation stricte doit exister entre les soldats et les populations amérindiennes au sein desquelles ils sont installés⁸. Il offre également une opportunité d'emploi rémunéré, les Amérindiens étant prioritaires pour le recrutement des soldats du peloton. Cette possibilité n'a cependant que peu tenté les Sanuma, alors que plusieurs Ye'kuana l'ont mise à profit. Ces derniers se sont par ailleurs constitué un point d'appui à Boa Vista, où ils ont acheté une maison, qui leur permet un meilleur accès aux marchandises manufacturées et à la formation dans le secondaire pour

⁷ *Força aérea brasileira.*

⁸ Le peloton réalise cependant officiellement quelques dons, de même qu'il fournit de la nourriture lors de fêtes qu'il organise (jour du soldat, jour de l'Indien, etc.).

certains jeunes qui peuvent alors accéder plus facilement aux emplois proposés par les institutions agissant dans les terres indigènes (Moreira, 2003).

4. Les années 1990-2000 : de la coexistence avec les orpailleurs à la recherche de l'assistance sanitaire...

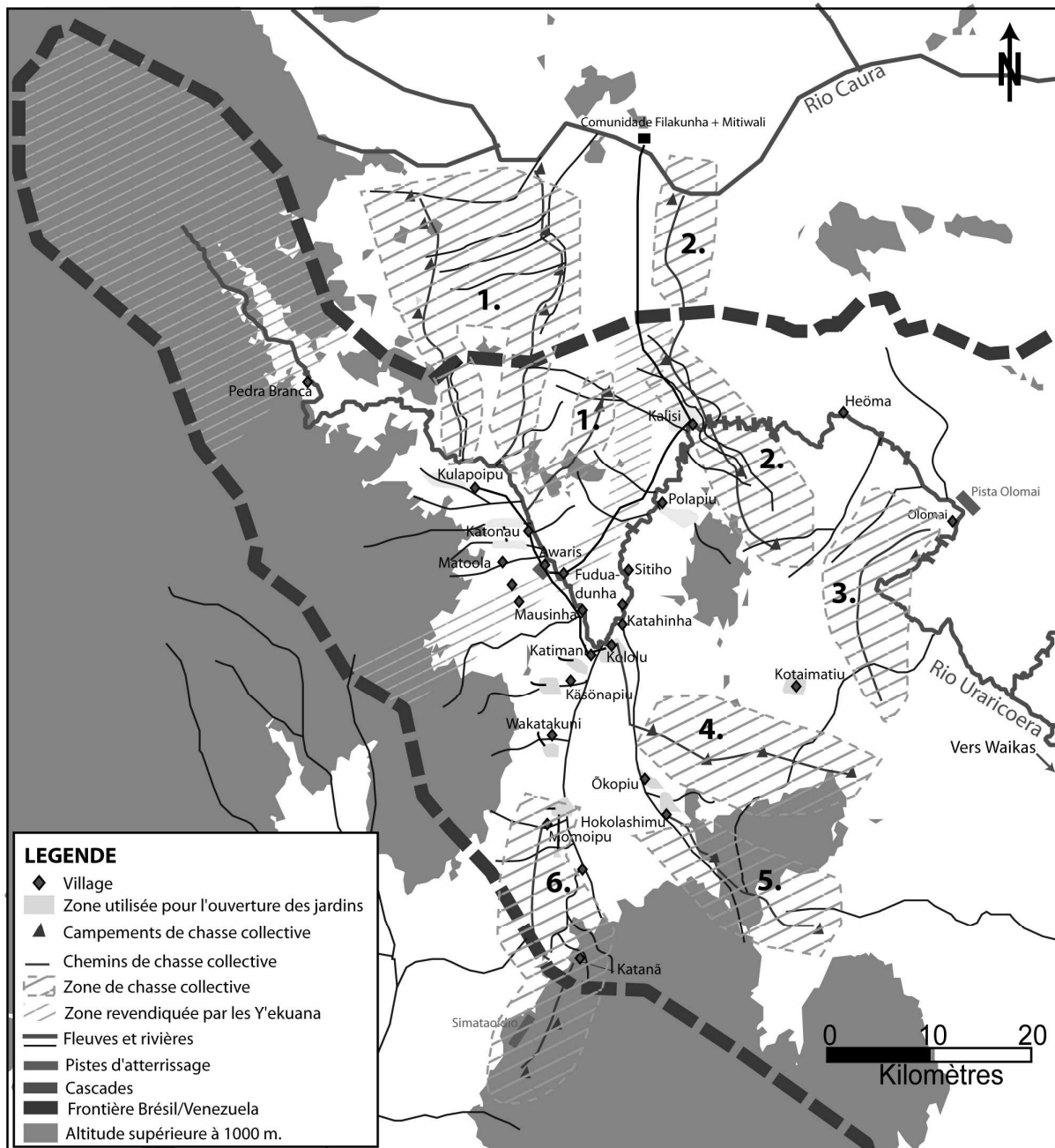
Parallèlement à l'installation du peloton de l'armée, le territoire Yanomami fait l'objet à la fin des années 1980 et au début des années 1990, d'une invasion à grande échelle par des chercheurs d'or. Bien qu'elle ne soit pas directement concernée (le fleuve Auaris ne semble pas avoir été propice à l'ouverture de placers et la présence de l'armée a légèrement dissuadé les orpailleurs), la région d'Auaris est néanmoins sévèrement touchée indirectement. Les chercheurs d'or installent en effet des centaines de barges sur le fleuve Uraricoera et son affluent principal, la rivière Parima, peu en aval de la région. Entrepris dans les pires conditions sanitaires et sociales, ces placers sont des foyers de diffusion de nombreuses épidémies, en particulier de grippe et paludisme. Or ils sont aussi des points d'attraction de nombreux Amérindiens, dans la mesure où ils permettent un accès à des marchandises (Albert et Le Tourneau, 2005). Les épidémies gagnent donc les zones « préservées » de l'orpaillage, et y sévissent d'autant plus qu'il n'y existe aucune structure d'assistance sanitaire hormis le poste précaire de la MEVA qui peinait à répondre à la demande des seules communautés situées à proximité de la piste d'atterrissage. A. Ramos décrit les conditions trouvées par elle lors d'une opération sanitaire d'urgence menée au début des années 1990 : « Durant les mois de mars d'avril 1991, le cours supérieur du fleuve Auaris [...] qui, pour se trouver en périphérie de l'activité des chercheurs d'or, était considéré comme peu sujet à l'infection par la paludisme, fut le théâtre d'une des plus violentes crises enregistrées dans le territoire Yanomami [...]. En 20 jours, [...], 151 cas de paludisme furent enregistrés en 133 personnes [...] » (Ramos, 1991). Entre le 5 février et le 15 avril, 20 décès furent dénombrés, soit 15 % de la population locale.

L'assistance sanitaire aux Amérindiens de la région de Auaris demeure très désorganisée jusqu'au milieu des années 1990. Après les missions d'urgence destinées à lutter contre les épidémies récurrentes de paludisme, dont le succès sera pour le moins mitigé, un système permanent d'assistance se met peu à peu en place. Celui-ci sera véritablement articulé à partir de 1999, lorsqu'une ONG permettra à la fois une présence permanente dans les postes de santé et des patrouilles régulières d'assistance sanitaire dans toutes les communautés, y compris les plus éloignées. Il se désorganisera à nouveau après 2004, à la faveur d'un changement des règles de fonctionnement de la sous-traitance de l'assistance sanitaire et du retrait de l'ONG Urihi, les patrouilles dans les villages distants, notamment, disparaissant peu à peu. Pour autant, même diminuée, l'assistance sanitaire fournie par le Brésil est bien plus importante que celle fournie par le Venezuela, qui considérait jusque récemment que les Indiens isolés ne devaient pas faire l'objet d'une assistance qui romprait leur isolement (ce sans prendre en compte que les maladies remontaient les chaînes de troc des Amérindiens jusqu'aux communautés les plus isolées). Plusieurs communautés Sanuma situées dans la région de la frontière entre les deux pays décident donc de se localiser du côté brésilien pour bénéficier du système de santé, le dernier déménagement ayant eu lieu en 2004, avec la fondation du village appelé Katanã par une communauté venue du Venezuela. Combinée à la croissance démographique qui devient explosive de fait de l'assistance sanitaire (pour rudimentaire qu'elle soit), les effectifs de population augmentent rapidement dans la région d'Auaris, pour atteindre 2200 personnes en 2006 (Source FUNASA) contre 237 en 1991 et 1782 en 2004.

II Des stratégies territoriales différenciées

1. Les Yekuana : le droit des premiers habitants ?

Les Ye'kuana sont installés dans trois villages de la région d'Auaris. Deux d'entre eux, situés sur le cours supérieur du fleuve Auaris ou bien sur la rivière Walopiu, sont de très petites implantations. La majeure partie de la population Ye'kuana se concentre donc dans le village de *Fuduwadunha*, situé en rive gauche⁹ du fleuve Auaris, peu en aval de la piste d'atterrissage. Leurs jardins sont installés tant vers le nord, en périphérie du village, qu'au sud, à proximité de la piste et donc en rive droite de l'Auaris. Deux petits noyaux, peut-être de nouvelles communautés en formation, sont en cours d'installation dans cette dernière zone.



Carte 3 : version simplifiée de la carte réalisée en partenariat avec les communautés locales

⁹ Donc en rive opposée à la communauté Sanuma.

Le discours des Ye'kuana sur leur occupation de la région d'Auaris est particulièrement bien construit et met toujours en relief le fait qu'ils furent les premiers occupants de la zone, revendiquant pour cette raison des droits particuliers. Selon leur vision, plusieurs régions devraient leur être complètement réservées, notamment celle qui se situe en amont de la cascade de Pedra Branca, et celle dans laquelle ils ouvrent leurs jardins, en rive droite et en rive gauche du fleuve Auaris, juste en aval de la piste d'atterrissage (voir carte 3). A l'appui de leurs revendications, ils présentent notamment deux cartes géographiques, élaborées dans le cadre d'un projet culturel soutenu par le PDPI¹⁰. La première détaille la connaissance des Ye'kuana de la région, montrant notamment la riche toponymie qui décrit tous les cours d'eau et la plupart des reliefs, indiquant la profondeur de leur occupation de la zone. La seconde délimite clairement les zones d'influence revendiquées. Sur le terrain, l'occupation territoriale des Ye'kuana est d'ailleurs marquée, de manière à se différencier de celle des Sanuma : les chemins sont entretenus et largement ouverts, là où les Sanuma se contentent de layons à peine visibles dans la forêt, les jardins sont particulièrement grands et dégagés, là où ceux des Sanuma sont plus petits et mélangés.

Comme on l'a souligné, la coexistence entre les deux ethnies demeure encore de nos jours inquiète, et marquée par les récits d'affrontement du siècle passé. Les prohibitions territoriales des Ye'kuana ne sont donc pas prises à la légère par les Sanuma. La communauté de *Mauxinha*, qui se proposait de se déplacer plus à proximité de la piste d'atterrissage a ainsi abandonné son projet devant la ferme opposition des Ye'kuana, ceux-ci considérant que le nouvel emplacement se trouvait dans leur périmètre. Les réclamations des Ye'kuana sont par ailleurs constantes sur des vols de nourriture dans leurs jardins, des vols de pirogue, etc., tous attribués aux Sanuma. Des menaces de représailles sont souvent émises. Pour autant, la séparation prônée par les Ye'kuana est essentiellement une construction politique, dont les effets concrets sont limités car un système rigide serait invivable au quotidien. Ainsi, si l'espace des jardins est relativement contrôlé, du fait de la densité de population dans la région, les itinéraires de chasse sont partagés entre les deux ethnies.

Le contexte démographique est par ailleurs devenu très inégal. Si, dans les années 1970, les deux groupes se trouvaient à peu près à égalité, aujourd'hui les Ye'kuana représentent moins de 15 % de la population totale de la région. L'une des plaintes des Ye'kuana concerne d'ailleurs la forte migration des Sanuma du Venezuela vers la région d'Auaris, qui aurait, selon eux, tout déséquilibré dans la région. Mais ce discours ne peut masquer l'inégalité actuelle des forces en présence, d'autant que les Sanuma ont désormais acquis, eux aussi, de nombreuses armes à feu. Par ailleurs les Ye'kuana subissent les mêmes conséquences que les Sanuma de la concentration démographique dans la région d'Auaris : le gibier est plus rare, les terres permettant d'implanter des jardins de plus en plus éloignées, les matériaux de construction plus difficiles à rassembler¹¹.

L'ensemble de ces facteurs conduit de plus en plus les Ye'kuana à envisager un déplacement vers d'autres régions comme solution à leurs difficultés. Une partie de la population est ainsi partie vers la piste de Waikas, située au bord du fleuve Uraricoera, à quelques jours de navigation d'Auaris. On parle également d'une nouvelle implantation auprès de la cascade Tukuxim, où la pêche est bien plus aisée qu'à Auaris du fait de la présence de grands poissons. La majeure partie de la population semble cependant

¹⁰ Projetos Demonstrativos para os Povos Indígenas, sous-programme du PPG-7, le grand projet du G-7 pour la préservation des forêts tropicales du Brésil.

¹¹ Les traditionnels toits en paille ont ainsi laissé la place à des toits en tuiles de bois (cavaco), du fait de la difficulté à trouver les pailles traditionnellement utilisées. Par ailleurs, lors de notre passage sur place, les *Ye'kuana* ont indiqué que les espèces d'arbres utilisées pour la construction des maisons ou bien celle des pirogues étaient devenues bien plus difficiles à trouver à cause de la construction des installations du peloton de frontière, qui aurait utilisé une grande quantité de bois « sans demander la permission ».

aujourd'hui dans le doute, n'ayant pas encore pris la décision d'abandonner le village, notamment à cause de la présence à *Fuduwadunha* d'infrastructures (écoles, système d'adduction d'eau) qui risquent de ne pas être installées avant longtemps dans les nouvelles implantations. On touche ici les limites de l'indépendance des Ye'kuana vis-à-vis des « Blancs ». S'ils ont en effet une connaissance des processus administratifs bien meilleure que celle des Sanuma, et s'ils savent bien mieux s'y intégrer (la communauté dispose ainsi depuis longtemps d'une école publique et de 5 professeurs reconnus et rémunérés par l'Etat), ils ne peuvent malgré tout facilement imposer leurs choix de mobilité aux administrations locales. Par ailleurs, quelques Ye'kuana s'engagent régulièrement dans l'armée pour servir dans le peloton d'Auaris, fournissant une autre source bienvenue de revenus monétaires, à laquelle il faudrait renoncer en cas de migration massive. De la même manière, ils sont souvent employés (et donc rémunérés) par les structures d'assistance sanitaire, ce qui leur donne un motif de plus de se maintenir dans les environs de la piste.

2. Les « Blancs » : une présence ponctuelle

Si le discours de l'armée lors du lancement du *Calha Norte* prétendait faire de chacun des pelotons de frontière une future ville, peuplant par ce moyen la frontière, la perspective de transformer la zone d'Auaris en front de peuplement « blanc » a été enterrée par l'homologation du territoire Yanomami en 1992, la Constitution refusant toute enclave dans les « terres indigènes » qui sont exclusivement réservées aux Amérindiens – l'armée s'étant vue confirmer son droit d'y implanter des bases et de les parcourir dans ses patrouilles (Le Tourneau, 2006). Depuis lors, on ne peut pas véritablement parler d'une stratégie spatiale pour les implantations non-amérindiennes de la région d'Auaris. Pour autant, les fluctuations de leur présence influencent fortement le contexte local.

Les militaires, pour le moment, se concentrent sur la protection de la frontière. En pratique, ils lancent des patrouilles ponctuelles dans la forêt, et mènent la plus grande partie de leur existence confinés dans l'enceinte de leur base (l'Etat-major cherchant à éviter que ne se reproduisent les scandales dénoncés en 2001 dans le *New York Times*¹²). Ils donnent une aide ponctuelle dans un certain nombre de cas (recherche de victimes, transport depuis Boa Vista¹³), mais leur influence politique sur le contexte local est relativement faible. Autre représentant de l'Etat fédéral, le poste indigéniste maintenu par la FUNAI ne présente pas non plus de politique particulière et son influence politique est également faible dans la mesure où il n'est occupé que par un seul fonctionnaire et dans la mesure où sa capacité de distribuer des marchandises est très limitée. Son influence administrative est plus importante, la FUNAI devant notamment opiner (au moins formellement) sur les mouvements des Amérindiens vers l'extérieur des terres indigènes.

Du côté de la présence non-gouvernementale, l'influence du poste de la MEVA, aujourd'hui réduit à un couple de missionnaires, a fortement diminué depuis les années 1960. Certains imaginent même que ce poste disparaisse complètement, la MEVA semblant vouloir regrouper ses forces autour de sa base de Palimi-u. L'influence géographique de l'assistance sanitaire et du processus de scolarisation est beaucoup plus forte. D'une manière générale, les Yanomami ont appris à leurs dépens la dangerosité des épidémies de grippe ou de paludisme introduites dans leurs terres par les différents contacts avec les « Blancs ». Le traumatisme du début des années 1990, durant lesquelles des villages entiers ont été décimés, est encore très vif. Pour cette raison, les fluctuations de l'assistance sanitaire ont des répercussions directes sur les stratégies spatiales des villages. Ceux-ci n'hésitaient plus, durant la période de l'ONG Urihi, à s'implanter dans des sites distants, puisqu'ils pouvaient être sûrs que l'assistance

¹² “A New Intrusion, of Soldiers, Threatens an Amazon Tribe”, article de Larry Rother, publié le 1/10/2001.

¹³ L'armée appuie notamment la formation des professeurs Yanomami en transportant ceux-ci de ou vers Boa Vista dans ses avions.

sanitaire leur parviendrait régulièrement. Depuis 2004, l'abandon progressif des tournées dans les villages distants a entraîné un profond malaise, et limite considérablement les futures migrations. Dans le même temps, la construction de sous-postes de santé (occupés irrégulièrement), consistant généralement en une maison couverte de tôles et abritant une radio et quelques équipements médicaux, tend à figer les villages qui en sont équipés dans leur position, n'étant pas certain que le poste sera reconstruit en cas de déplacement.

L'accès à la scolarisation pour leurs enfants est souvent également cité par les Sanuma comme un facteur limitant leur mobilité spatiale. En effet, ils sont conscients que l'accès à l'école est le seul moyen pour pouvoir accéder par la suite aux emplois auprès des structures « blanches » et aux revenus qui leur sont associés. Le processus scolaire est beaucoup moins consolidé chez les Sanuma que chez les Ye'kuana. Si ces derniers disposent d'une école reconnue et de postes de professeurs permanents et rémunérés par l'Etat, les Sanuma ne disposent aujourd'hui que de 3 postes temporaires (pour plus de 2 000 habitants, majoritairement âgés de moins de 20 ans), et à l'heure actuelle de seulement trois écoles fonctionnant grâce à l'aide du programme d'éducation de la CCPY, ONG spécialisée dans l'assistance aux Yanomami. Dans la mesure où l'assistance sanitaire est elle aussi sous-traitée à une ONG, on peut dire qu'aujourd'hui ce sont ces organisations qui détiennent l'influence la plus importante localement. Il s'agit en quelque sorte de la troisième phase de l'influence « blanche », la première ayant été menée principalement par la MEVA et la seconde par les administrations fédérales (armée, FUNAI).

Bien que les différentes instances ne possèdent pas la même importance, la présence « blanche » dans la région d'Auaris influe de manière très importante sur la configuration de son peuplement. L'attraction des diverses implantations (peloton, mission, poste de santé, poste indigéniste) se cumule pour faire de la piste d'atterrissage un lieu de passage et un point de fixation pour les Amérindiens, qui peuvent espérer se soigner, y régler certaines affaires courantes, peut-être profiter des largesses des militaires et éventuellement pouvoir profiter d'un espace dans un avion-taxi affrété par les différentes administrations pour envoyer des marchandises vers Boa Vista, en recevoir, voire aller soi-même en ville pour régler un certain nombre de choses. En parallèle, les lieux d'implantation des infrastructures secondaires (écoles, sous-postes de santé) font que les communautés équipées se sédentarisent de plus en plus autour d'elles. En l'absence de politique lisible et fiable de la part des administrations chargées de leur entretien, la présence permanente à proximité paraît manifestement la meilleure manière – pas toujours couronnée de succès – d'obtenir leur maintien.

3. Les Sanuma : à la recherche d'une configuration vivable

Les communautés Sanuma de la région d'Auaris déploient des stratégies territoriales qui s'articulent autour de plusieurs déterminants : la possibilité d'accès à des territoires abondants en ressources forestières, la possibilité d'accès à des biens de troc, à l'assistance sanitaire ou à la scolarisation – en un mot, aux Blancs - et le respect des territoires établis par d'autres communautés dans la région. Le respect de ces différentes règles fait que leur occupation de la région s'apparente aujourd'hui à un difficile jeu de taquin, la plupart des emplacements disponibles se trouvant déjà occupés.

Le premier point est fondamental dans la mesure où, malgré la plus grande ouverture des communautés Sanuma actuelles vis-à-vis de la société brésilienne, tout l'approvisionnement des communautés repose encore sur l'agriculture de subsistance, pour les produits végétaux, sur la chasse ou la pêche, pour les produits carnés et sur les collectes en forêt, pour compléter le régime alimentaire et pour rassembler matériaux de constructions et matières premières de l'artisanat. Or, plusieurs difficultés apparaissent de manière de plus en plus insistante. Tout d'abord, certaines collectes sont de moins en moins productives, ou doivent être réalisées à grande distance, comme l'approvisionnement en paille pour la

réalisation des toits des maisons¹⁴. Par ailleurs, comme on l'a indiqué, les cascades situées dans la région de *Polapiu* empêchent les poissons de grande taille de remonter le fleuve, ce qui fait que la pêche ne représente pas une alternative à la chasse dans la plus grande partie de la région. De ce fait, l'accès à des territoires de chasse productifs est fondamental pour les villages. A l'heure actuelle, toutes les communautés se plaignent du faible rendement des chasses quotidiennes, et doivent compléter leur ordinaire avec des mets auparavant peu appréciés, comme les vers de terres géants (photo 1). En ce qui concerne les chasses collectives de longue durée, chaque sous-région dispose de territoires qui sont utilisés indifféremment par les villages. Ces territoires s'épuisent cependant peu à peu, et il faut constamment aller plus loin pour satisfaire aux besoins des communautés, certaines se trouvant déjà à la limite de ce qui est acceptable¹⁵. Le relief de la région complique singulièrement la question. Les zones situées au dessus de mille mètres d'altitude sont recouvertes de savanes d'altitude et considérées comme pauvres en gibier et peu utilisables. En conséquence, l'espace disponible dans la région d'Auaris est restreint. De manière peu surprenante, une grande partie des territoires utilisés aujourd'hui est située au Venezuela (carte 3).



Photo 1 : préparation des vers de terre géants dans la communauté de Kolulu (photo FMLT)

Le deuxième point est commun à de nombreux territoires amérindiens, les communautés tendant à se rapprocher des sources de biens manufacturés ou des postes d'assistance sanitaire. A Auaris, la concentration d'acteurs non-Amérindiens autour de la piste

¹⁴ Les toits sont traditionnellement réalisés avec la feuille d'ubim, mais la collecte endommage sérieusement les colonies, qui se reconstituent difficilement et lentement. Par rapport à d'autres régions du territoire Yanomami, la situation est encore compliquée à Auaris par la rareté d'autres espèces de palmiers pouvant fournir des matériaux équivalents (buriti, etc.), probablement en raison de l'altitude.

¹⁵ Les territoires de chasse des communautés centrales se trouvent par exemple à environ 20 km à vol d'oiseau, avec des cols à environ 1000 mètres à franchir, ce qui représente plus du double de la distance moyenne indiquée par Lizot (1984). Tant la distance que la difficulté du chemin sont à la limite de ce qui est acceptable, en considérant que les expéditions de chasse se font en général en famille, et que les chasseurs doivent emporter de pesantes provisions à l'aller, et qu'ils doivent revenir lourdement chargé de gibier.

d'atterrissage entraîne une attraction convergente des villages vers cette zone, les communautés les plus proches (Auaris, Katonau) tentant, elles, de dissuader l'installation de nouveaux villages trop à proximité de ce qu'elles considèrent peu ou prou comme leur propriété privée. L'attraction de la piste est non seulement manifeste dans l'attraction des communautés immédiatement à proximité, mais elle se fait également sentir à plus grande distance, par la migration de villages du Venezuela vers le Brésil. On notera qu'un complexe réseau d'interactions sociales accompagne l'influence des infrastructures « blanches ». Les communautés les plus proches de la piste ont ainsi des liens familiaux avec des communautés très distantes, situées notamment au Venezuela, entraînant des flux de visiteurs, des échanges commerciaux, etc.



Photo 2 : anciens jardins aux sols dégradés, colonisés par des fougères

Le troisième point est sans doute le plus délicat. Avec plus de 20 communautés dans la région, la plupart des emplacements disponibles sont déjà occupés, parfois surexploités, comme, c'est le cas des alentours de la piste d'Auaris, où la succession rapide de jardins sans temps de repos suffisant entraîne une perte de fertilité de l'agro-écosystème, si bien qu'aujourd'hui seules des fougères réussissent à pousser sur ces sols réduits à du simple sable (photo 2). La carte réalisée par nos soins en collaboration avec les communautés de la région (carte 3) montre bien la difficulté. Toutes les zones situées à moins de mille mètres d'altitude sont en effet déjà occupées par des villages, ou exploitées en tant que territoire de chasse (ceux-ci se trouvant en général au Venezuela). Sur les quatre sous-ensembles que nous avons distingués (voir I.1), trois sont aujourd'hui déjà occupés par un nombre important de villages : la haute vallée du fleuve Auaris, dont les villages utilisent des territoires de chasse situés au nord, du côté vénézuélien de la frontière (n°1 sur la carte 3) ; les vallées des rivières *Walopiu* et *Ökopiu*, dont les communautés chassent soit au sud (n°6 sur la carte 3), en territoire vénézuélien encore une fois, soit à l'est, à proximité des sources de la rivière *Kotaimatiu* (n°4 et 5 sur la carte 3) ; la moyenne vallée du fleuve Auaris, en aval de la cascade de *Polapiu*, dont le nombre d'habitants est moindre mais dont les territoires de chasse du nord (n°2 sur la carte 3) sont partagés avec un ensemble composé par un village Ye'kuana et un village

Sanuma, situés un peu au nord de la frontière, au bord du fleuve Caura. Seule la région de *Kotaimatiu* paraît peu peuplée, un seul village de 39 habitants y étant localisé. Cette faiblesse s'explique par la difficulté d'accès, le parcours prenant de deux à trois jours de marche (dans des conditions difficiles) à partir de la piste d'Auaris¹⁶. Pour autant, elle se trouve néanmoins étranglée entre les territoires de chasse de communautés de la rivière Òkopiù et celui de la communauté d'Olomai (n°3 et 4 sur la carte 3).

III Des mutations en cours...

1. Les éléments d'une crise en germe

La situation sociale dans la région d'Auaris est considérée comme délicate depuis de nombreuses années, notamment chez les Sanuma. Les manifestations de ces difficultés sont nombreuses, les plus saillantes étant l'enregistrement par les structures d'assistance sanitaire de cas de malnutrition, notamment chez les enfants, l'apparition de cas d'alcoolisme et celle de cas de suicides de jeunes hommes. Dans le premier cas, le phénomène pourrait être directement lié à l'occupation de l'espace. La raréfaction des ressources en gibier entraîne en effet un affaiblissement de la diète des populations locales, dont les enfants sont les premières victimes. Dans les communautés Sanuma de la zone centrale, à proximité de la piste d'atterrissage, le problème est encore plus grave du fait d'un changement de régime alimentaire, privilégiant aujourd'hui le manioc. Ces villages ne pouvant plus que difficilement utiliser de zone de forêt pour établir leurs jardins, ils abattent en effet des recrûs secondaires jeunes, dont la biomasse n'est pas suffisante pour enrichir les sols et permettre la culture dans de bonnes conditions. De nombreuses espèces, en particulier les bananiers, ne poussent pas sur ces sols pauvres, si bien que la culture du manioc devient hégémonique dans les jardins, et que ses sous-produits (*beijú* – galettes de manioc, et *xibé*, dilution de farine de manioc dans de l'eau) sont consommés quotidiennement et presque exclusivement malgré leur faible valeur nutritionnelle. L'omniprésence de ces aliments explique en partie les problèmes de malnutrition.

La forte proportion du manioc dans les jardins est aussi liée à l'introduction depuis environ 2000 du *caxiri* (bière de manioc), boisson fermentée réalisée à partir de manioc, dans les relations sociales parmi les Sanuma. Le *caxiri* est consommé durant tous les travaux réalisés en commun (ouverture de jardin, construction, etc.), et de plus en plus durant les fêtes. De ce fait, des cas d'alcoolisme commencent à apparaître dans la région.

Mais le symptôme le plus net du malaise social, atteignant les Ye'kuana depuis plus de dix ans et les Sanuma depuis 2004 est l'apparition de suicides de jeunes hommes, commis par ingestion d'une liane particulièrement toxique, importée du Venezuela et en principe destinée à pêcher à la nivrée. Le phénomène est sans doute en partie lié à l'alcoolisme, les jeunes gens ivres à l'occasion de fêtes sombrant souvent dans des dépressions, faisant état de leur « envie de mourir ». Le nombre de cas est très important pour des communautés de cette taille, 5 pour les Ye'kuana entre 2004 et 2006, 3 pour les Sanuma en 2007. De manière peu surprenante, les cas se concentrent dans la région centrale, renforçant l'impression qu'ils représentent autant de symptômes d'une situation sociale bloquée, le blocage en question étant essentiellement de nature géographique.

En effet, les déplacements de village sont une solution classique chez la plupart des peuples amérindiens pour répondre aux problèmes écologiques ou sociaux. C'est particulièrement le cas des Yanomami, mais cela se pratique aussi chez les Ye'kuana. Le problème est, comme nous l'avons vu, que la configuration actuelle de la région rend les mouvements particulièrement délicats. L'espace proche de la piste d'Auaris étant déjà saturé,

¹⁶ Aucun chemin n'existe depuis la piste de Olomai, pourtant plus proche.

se déplacer implique de partir loin, probablement hors de portée de l'assistance sanitaire, de l'école, des salaires. En somme revenir à une situation d'isolement qui les mettrait à la merci de la première épidémie de grippe ou de paludisme, en renonçant à certains biens matériels aujourd'hui complètement entrés dans le mode de vie local. Par ailleurs, comme on l'a vu, la densité de population de la région rend difficile le choix d'un lieu éventuel pour se déplacer.

Malgré la difficulté de ce choix, certains semblent prêts à tenter l'aventure. Chez les Ye'kuana, une partie de la population est partie vers le lieu-dit Waikas, situé à plusieurs jours de voyage en aval, sur le fleuve Uraricoera. Chez les Sanuma, une partie de la communauté de *Mauxinha* a glissé en aval du fleuve Auaris, fondant le site de Hoëma (dit aussi *Casa de José*) et obtenant de la FUNASA la réactivation d'une ancienne piste d'orpailleurs, appelée *Olomai* – sans toutefois obtenir de poste permanent. Dans la région centrale, une partie de la communauté d'Auaris envisage sérieusement de se déplacer vers la région de *Kotaimatiu* (où elle a déjà ouvert quelques jardins), dernier emplacement libre dans la région, comme nous l'avons vu au paragraphe précédent. Elle attend cependant pour réaliser ce mouvement de recevoir des assurances sur l'assistance sanitaire.

La différence entre les deux ethnies est manifeste. Mieux organisés et connaisseurs de l'ensemble du cours du fleuve Uraricoera, les Ye'kuana initient leurs mouvements de leur propre initiative. Ils ne peuvent cependant garantir qu'ils pourront obtenir rapidement les infrastructures publiques nécessaires, ce qui freine leur migration, sans toutefois la dissuader complètement. Les Sanuma, eux, raisonnent dans le cadre de mouvements de faible amplitude autour de la piste d'Auaris et souhaitent obtenir d'abord des assurances et une assistance avant de se lancer dans une entreprise dont ils savent qu'elle pourrait se révéler sans lendemain si les équipes d'assistance sanitaire décident de boycotter un site trop distant ou inaccessible en bateau. L'importance qu'ils confèrent aux questions sanitaires les prévient aussi de penser à des mouvements en direction du Venezuela, dont ils savent qu'il n'offre aucune perspective dans ce domaine. Or le centre de gravité du territoire Sanuma se trouve au nord-ouest de la région d'Auaris, si bien que tout mouvement vers l'aval de l'Uraricoera, à l'instar des Ye'kuana, signifierait un éloignement plus important des autres communautés avec lesquelles les villages installés pour le moment à Auaris ont des relations sociales.

2. Des velléités pour intensifier la production

Le diagnostic du blocage de la situation à Auaris n'est pas nouveau. Dès les années 1970, les missionnaires de la MEVA avaient remarqué la moindre mobilité des Sanuma et avaient proposé d'augmenter la productivité des jardins par l'introduction de nouvelles espèces fruitières. D'une manière générale l'ensemble des postes missionnaires de la MEVA chez les Yanomami disposaient de vergers permettant aux missionnaires de se maintenir et de limiter l'importation d'aliments depuis la ville. La dissémination en direction des jardins Sanuma n'a cependant pas eu lieu, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, de nombreuses espèces ne se sont pas adaptées au climat plus froid de la région. Les manguiers, pas exemple, normalement très productifs, se sont avérés stériles. Les habitudes culturelles des ethnies en présence limitèrent aussi l'impact des tentatives missionnaires. Ainsi, si les Ye'kuana prirent l'habitude de cultiver les oranges, les Sanuma ne s'y intéressèrent pas.

Dans les années 1990, la FUNAI tenta d'introduire la pisciculture comme forme d'intensification de la production de protéines animales, et permettant de limiter l'impact de la diminution des ressources en gibier. Des réservoirs furent construits dans quatre communautés (Auaris, Fuduadinha, Mauxinha, Katimani), et des alevins furent importés de Boa Vista (et difficilement transportés à dos d'homme jusqu'à Katimani). Le projet tourna cependant court pour de nombreuses raisons. En premier lieu, il ne prit pas en compte les dynamiques sociales locales, attribuant aux communautés une cohésion bien supérieure à celle qui existe en réalité. Les réservoirs communs furent ainsi rapidement privatisés par

certaines familles, qui exclurent de fait les autres de leur exploitation. Par ailleurs, l'activité avait été conçue de manière technocratique, postulant que les poissons seraient alimentés avec des rations industrielles importées par avion. Comme on pouvait s'y attendre, les aliments manquèrent rapidement, et aucune formation ne fut dispensée sur place pour expliquer comment réaliser les rations nécessaires à partir de produits locaux (déchets végétaux, fruits, etc.). Devant le risque de voir les poissons mourir de faim, certains jetèrent du *timbó* dans les réservoirs et récoltèrent tous les poissons en une seule fois, scellant la fin de cette initiative.

Le destin de ce projet est intéressant car, bien que mal conçu, il répondait à une véritable demande locale. Les demandes d'aide à l'installation de certains types d'élevage (volailles, porcs) sont d'ailleurs fréquentes dans les communautés Sanuma et Ye'kuana, les habitants ayant parfaitement perçu que seule une augmentation de la production de protéine animale permettrait le maintien du *statu quo*. Le problème est que les populations concernées ne disposent d'aucune familiarité avec les activités d'élevage, et que leur arrière plan culturel les rend au contraire peu susceptibles, en l'état actuel des choses, de les mener à terme avec succès.

3. Inciter à une gestion territoriale ?

Les projets de développement local, inadaptés au contexte culturel local, ne pouvant à eux seuls résoudre les problèmes posés par la région d'Auaris, d'autres solutions sont aujourd'hui proposées. Appuyée sur des financements de la filiale norvégienne de la *Rainforest Foundation*, l'ONG CCPY propose ainsi un projet de promotion de la gestion territoriale au profit des deux ethnies présentes sur place. Par ce biais, si des actions ponctuelles seraient toujours financées, celles-ci tenteraient de s'adapter au contexte local, proposant non seulement une reprise des activités de pisciculture (sur des bases techniques différentes) et la promotion de systèmes agroforestiers, mais également des appuis à la mobilité des villages, finançant en partie la migration d'une partie de la communauté d'Auaris vers le site de *Kotaimatiu*.

Mais le changement principal par rapport aux initiatives précédentes est qu'en toile de fond, la CCPY souhaite inciter à une réflexion interne sur la gestion du territoire et les changements en cours. Elle joindrait en ce cas deux parties de son action dans le territoire Yanomami, l'une consistant à soutenir l'Association pan-Yanomami *Hutukara Associação Yanomami* (HAY), et l'autre étant le développement d'un programme de scolarisation bilingue dont un des axes est justement la promotion de réflexions sur la question environnementale dans le cadre d'un territoire désormais limité¹⁷. Ainsi, à travers les relais constitués sur place par les professeurs et par les cadres de la HAY, la CCPY espère-t-elle pouvoir participer au déblocage de la situation. Le positionnement moral de l'ONG sera cependant délicat, car si elle peut, par exemple, aider à la mobilité de certains groupes, il lui serait sans doute délicat d'inciter fortement à de telles initiatives. De même, si elle appuie les projets de pisciculture, ne risque-t-elle pas de participer à un changement culturel majeur (la sédentarisation de groupes autrefois semi-nomades) aux conséquences difficiles à prévoir ?

L'attitude des Ye'kuana est intéressante vis-à-vis de ces projets. Plus habitués que les Sanuma à la coopération internationale, ils envisagent avec sympathie l'idée de voir un nouveau programme voir le jour, tout en étant plus conscients que leurs voisins des délais nécessaires à sa mise en place. En parallèle, ils acceptent ostensiblement la main tendue de la HAY, qui se propose de travailler avec eux. Ils se sont ainsi montrés de forts alliés dans les

¹⁷ La conception traditionnelle du territoire chez les Yanomami postule l'existence d'un espace infini dans lequel il existe toujours des possibilités de migration. Mais tant la délimitation d'un territoire fermé que la nouvelle sédentarisation à laquelle on assiste modifie les pratiques associées au territoire, rendant caduque dans les faits cette conception.

relations avec la FUNASA au sein de conseil du district de santé¹⁸, et ont proposé à la HAY de vendre les productions artisanales des villages Yanomami dans l'échoppe qu'ils maintiennent à Boa Vista. Le problème est que pour accepter la proposition, la HAY devrait disposer de plusieurs personnes capables de tenir une comptabilité, ce qui n'est pas le cas.

On peut s'interroger sur les déterminants de cette attitude, qui paraît plus ouverte aujourd'hui qu'hier. Certains d'entre eux sont probablement géographiques. Les Ye'kuana sont en effet inclus dans un ensemble libellé officiellement « terre indigène Yanomami », dans lequel la démographie, que ce soit au plan général (près de 18 000 habitants Yanomami contre 400 Ye'kuana) ou au plan local, ne joue pas en leur faveur. Ils semblent donc prendre en compte la coopération avec leurs voisins comme une sorte d'assurance pour leur maintien sur place. Par ailleurs, les Ye'kuana ont bien réalisé que les Yanomami, bien qu'ils soient moins familier du contact avec les « Blancs », disposent néanmoins d'un considérable réseau d'alliés parmi les ONG, notamment internationales, ce qui leur assure des financements importants. Ils souhaitent donc en profiter autant que faire se peut, leur influence politique ne dépassant pas, elle, le niveau régional. Le pari semble gagné dans la mesure où ils se trouvent déjà inclus dans l'initiative CCPY/Rainforest Foundation en cours de lancement.

La solidarité entre les deux ethnies et la vision de leurs intérêts mutuels risque cependant d'être mise à l'épreuve si la loi réglementant l'exploitation minière dans les territoires amérindiens est finalement votée par le Congrès brésilien. Les Ye'kuana seront sans doute plus enclins que leurs voisins à accepter un accord financier avec des firmes minières, posant éventuellement la question de la souveraineté des deux ethnies sur le territoire commun.

Conclusion

La région d'Auaris, située à l'extrémité nord-ouest du territoire Yanomami au Brésil présente de nombreuses caractéristiques qui en font un exemple particulièrement révélateur des dynamiques spatiales à l'œuvre aujourd'hui de nombreux territoires amérindiens. En effet, dans un contexte de semi-isolement, des relations complexes se nouent entre les infrastructures « blanches » et les populations locales, dans un contexte où sont présentes sur place deux ethnies partageant une longue histoire de coexistence inquiète. La géographie joue un rôle de premier plan dans les manifestations de ces dynamiques locales. Le relief et la situation des vallées orientent en effet les activités, alors que la frontière entre le Brésil et le Venezuela, ligne ô combien virtuelle dans ce contexte forestier, influence fortement les mouvements migratoires. En parallèle, c'est dans l'espace, par des déplacements de village ou par la répartition de zones de chasse ou d'aires d'influence, que se marquent les relations entre les différentes communautés. C'est enfin, d'une certaine manière, l'absence de géographie, l'immobilité que la situation impose à certains villages, qui motive les éléments de crise sociale que nous avons énumérés.

Dans cet ensemble, deux traits principaux doivent être soulignés. En premier lieu, s'il est clair que la plupart des communautés sont aujourd'hui moins mobiles qu'elles ne l'étaient par le passé, le passage à une sédentarité totale paraît encore devoir être relativisé. Les villages les plus proches de la piste semblent en effet relativement fixes – bien qu'une partie de leur population pourrait les quitter sous peu, mais les villages un peu plus éloignés montrent encore une propension à la migration qui est importante. Celle-ci s'effectue malgré tout pour le moment dans un périmètre relativement restreint, et ne résout pas la question de la pression sur les ressources naturelles engendrée par la densité de population de la région.

¹⁸ Les districts sanitaires spéciaux consacrés aux Amérindiens sont dotés de conseils permettant aux « utilisateurs » du service de santé d'exprimer leur opinion sur le service rendu.

En second lieu, on doit souligner à quel point la question des infrastructures « blanches » influence aujourd'hui (sans toutefois les déterminer complètement) les mouvements des villages. C'est une modification fondamentale, car cela les rend dépendants d'une dimension qui échappe totalement à l'univers amérindien, étant déterminée, notamment, par les changements d'orientation de la politique fédérale.

Deux hypothèses peuvent être envisagées pour le futur. La première est que le mode d'usage des ressources se modifiera dans un horizon relativement rapide (par exemple en cas de succès des tentatives d'introduction de la pisciculture) entraînant une consolidation de la sédentarité des villages. En ce cas, la configuration actuelle de la région se figerait et constituerait la base de sa structuration pour plusieurs générations, ce qui ne signifie pas que des mobilités temporaires, par exemple vers la ville, ne pourront pas se mettre en place, comme on peut l'observer dans de nombreuses ethnies amérindiennes (Moreira, 2003 ; Eloy, 2005). La seconde est que l'adaptation du mode d'usage des ressources ne se produira pas à temps. Dans ce cas, devant l'aggravation des problèmes actuels, on pourrait assister à une explosion de la région d'Auaris, la plupart des villages pouvant aller chercher à plus grande distance (comme la partie de la communauté Ye'kuana partie à Waikas) des espaces encore intacts. Des signes tangibles des infrastructures de santé, comme l'ouverture de pistes auprès de nouveaux villages ou la mise en place d'une assistance minimale au Venezuela, pourraient fortement influencer en ce sens.

Bibliographie

- Albert, Bruce, 1985, *Temps du sang, temps des cendres*, Thèse de doctorat à l'Université Paris X, 833 p.
- Albert, Bruce, 1990, « Terra Yanomami e Florestas Nacionais no projeto Calha Norte : uma expropriação ecológica », in Ricardo, F. (coord.), *Povos Indígenas do Brasil 1987/88/89/90*, CEDI, São Paulo, pp. 166-169.
- Albert, Bruce, Milliken, William, Le Tourneau, François-Michel et al., 2002, *Degraded areas in the Yanomami territory (Roraima, Brazil) : ethno-environmental evaluation of the Homoxi region*, The Nature Conservancy/CCPY, 185 p.
- Albert, Bruce et Le Tourneau, François-Michel, 2005, « Homoxi : ruée vers l'or chez les Indiens Yanomami du Haut Mucajá, Brésil » in *Autrepart*, n°34, pp. 3-21
- Colchester, Marcus, 1982, *The Economy, ecology and ethnobiology of the Sanema Indians of south Venezuela*, thèse de doctorat à l'Université d'Oxford, 650 p.
- Eloy, Ludvine, 2005, *Entre ville et forêt, le futur de l'agriculture amérindienne en question*, Thèse de doctorat de l'Université Paris 3, 407 p.
- ISA (Instituto Socioambiental), 2006, *Povos Indígenas do Brasil, 2001-2005*, São Paulo : ISA, 879 p.
- Le Tourneau, François-Michel, 2006, « Enjeux et conflits autour des territoires amérindiens d'Amazonie brésilienne », in *Problèmes d'Amérique latine*, n°60, pp. 71-94.
- Le Tourneau, F.M., 2007, « Présence des forces armées et question de la souveraineté en Amazonie brésilienne », *Problèmes d'Amérique latine*, n°63, pp. 99-120.
- Le Tourneau, F.M., Jabur, Clarisse, Wesley, Marcos, 2008, *Diagnóstico Socioambiental da Região de Auaris*, CCPY/The Rainforest foundation, 90 p.
- Lizot, Jacques, 1984, *Les Yanomami centraux*, Paris : Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 265 p.

- Moreira, Elaine Lauriola, 2003, “Amazônia em movimento: Redes e Percursos de Desenvolvimento dos Índios Ye'kuana, Roraima.”, in *Cadernos de Campo* (USP) Volume 11.
- Ramos, Alcida R., 1991, *Auaris revisitado*. Série antropologia do Departamento de Antropologia, nº117. Brasília: Universidade de Brasília.
- 1995a, *A profecia de um boato*, Série Antropologia, nº188, Université de Brasília, Brasília, 22 p.
- Ramos, Alcida R., 1995b, *Samuma Memories*, Presses de l'Université du Wisconsin, Madison (EUA), 346 p.
- Rocha, Reinaldo Wadeyuna Luiz, 2008, *Atualização da Política Escolar para Povo Ye'kuana*, Trabalho de Conclusão do Curso de Licenciatura Intercultural. Núcleo Insikiran de Formação Superior Indígena. Université fédérale de Roraima.
- Smole, W. J., 1976 *The Yanoama Indians: A Cultural Geography*. Austin: University of Texas Press.